

INTRODUCTION

Allocution de M. E. BOUTROUX

Membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne
Président de la Commission d'organisation.

- « Mesdames,
- « Messieurs les délégués,
- « Messieurs et chers collègues,

« Lors de la première Exposition universelle qui eut lieu dans notre pays, en 1855, l'un de nos penseurs les plus soucieux des hautes destinées de l'humanité, Ernest Renan, exprima la crainte que ces pompeuses manifestations de l'industrie et des arts mécaniques ne fussent, en définitive, que de simples fêtes de la matière. Il appréhendait qu'à cette école les hommes n'apprirent à entourer l'utile, la force, la jouissance matérielle, de la gloire et de l'autorité qui n'appartiennent en effet qu'à la science et à la vertu. Messieurs, votre présence à ce Congrès, qui se rattache à notre Exposition, est l'un des témoignages les plus remarquables du triomphe que l'avenir réservait, dans nos sociétés en apparence absorbées par l'exploitation de la matière, aux

idées nobles et généreuses pour lesquelles, à si bon droit, plaidait Ernest Renan.

« L'Exposition de 1900 représente essentiellement l'alliance de l'industrie et de la science, du travail et de la pensée, de l'utile et du beau, des forces matérielles et des forces morales, du réel et de l'idéal. Tout en témoigne autour de nous. Mais nulle preuve plus éclatante n'en pouvait être fournie que la participation de ceux qui ont pour fonction de penser de la façon la plus désintéressée qui soit possible à l'esprit humain.

« Souffrez que je vous en remercie au nom de mon pays, et que je salue en vous la philosophie tendant la main aux génies de la science, des arts, de l'industrie et de l'activité pratique, pour leur demander, certes, des faits et des réalités, mais aussi pour leur rappeler les fins idéales de la vie humaine.

« Pourquoi faut-il qu'à ces souhaits de bienvenue je doive joindre aujourd'hui l'expression de notre douloureuse sympathie pour nos collègues italiens, qu'un horrible attentat vient de frapper dans leurs plus chères et plus saintes affections?

« Mais, messieurs, si notre Congrès avait ainsi sa place marquée parmi les Congrès de la présente Exposition, fête de l'esprit ennoblissant la matière, il n'a pu manquer de vous apparaître aussi comme excellemment approprié à l'état actuel de philosophie.

« A une époque qui n'est pas très reculée, on n'apercevait pas, semble-t-il, la nécessité de réunir ainsi les philosophes des différents pays. Le conflit qui s'était produit entre la philosophie et les sciences à l'occasion des hardies constructions dialectiques des Schelling et des Hegel avait déterminé un divorce entre ces deux ordres de connaissances.

« Il y avait d'un côté une philosophie qui, défiante des sciences physiques et naturelles, essayait de se constituer un domaine à part, en se donnant pour tâche d'interroger et d'approfondir la conscience. D'autre part, la science s'appliquait à éliminer de ses principes et de ses méthodes toute espèce d'élément philosophique, et se persuadait volontiers qu'elle s'en passait effectivement. Si quelque philosophie était possible, estimait-on de ce côté, ce ne pouvait être que l'étude des généralités des différentes sciences, conçues comme soumises à une méthode unique et comme formant les différentes parties d'un plan général de recherches.

« Entre une philosophie étrangère aux sciences et une philosophie absorbée en elles, on ne voyait pas de milieu.

« Or quel besoin de se réunir eussent éprouvé des philosophes dont chacun croyait posséder, dans sa conscience individuelle, la totalité des conditions de sa recherche? Et d'autre part, pour favoriser la constitution de la philosophie entendue comme la méthode générale des sciences, le mieux n'eût-il pas été de réunir des savants de profession, et non des philosophes proprement dits?

« Mais, dans la seconde moitié du siècle, la condition de la philosophie s'est de plus en plus modifiée. Un double besoin a été clairement ressenti : d'une part, rapprocher la philosophie des sciences, qui, de plus en plus, portent dans l'étude du réel, de la vie, de l'âme même, la rigueur et la certitude qu'elles n'atteignaient jadis que dans l'ordre des abstractions et des possibilités; d'autre part, maintenir l'originalité et l'autonomie relative de la philosophie; et, au lieu de voir en elle, soit une science comme les autres, soit même la forme générale commune à toutes les sciences, lui assigner une tâche qui, résultant de la réflexion originale de l'esprit sur

les connaissances scientifiques, dépasse véritablement la portée et les méthodes des sciences particulières.

« Sous l'influence de ces idées, certaines parties de la philosophie ont pris rapidement un développement considérable, et ont apparu comme renouvelées ou même comme constituées pour la première fois sous leur forme propre et vraiment féconde.

« Telle la psychologie. Renonçant à tirer ses principes de la métaphysique, elle a pris pour base, dans ses recherches, la physiologie, la connaissance scientifique du système nerveux. Elle suppose que tout état mental est en corrélation uniforme avec un état du cerveau, et elle étudie, autant que possible, les phénomènes psychiques dans leurs représentations sensibles, lesquelles se prêtent à l'analyse, à la mesure, à l'expérimentation. Mais en même temps elle revendique de plus en plus nettement son indépendance relative et son caractère réellement philosophique. Tandis que les autres sciences ont pour objet de trouver, autant que possible, dans le simple la raison du composé, de telle sorte que la composition, comme telle, apparaisse comme n'ayant par elle-même aucune réalité distincte et aucune influence propre, la psychologie voit dans la synthèse, dans l'unification d'une multiplicité, la caractéristique et l'essence même des manifestations qu'elle étudie, et elle cherche des principes qui garantissent la réalité de cette synthèse, au lieu de la faire évanouir dans la poussière des éléments.

« En même temps que la psychologie, la théorie de la connaissance a été, de nos jours, approfondie suivant ce double esprit à la fois scientifique et philosophique. On ne s'est plus contenté d'analyser les données de la conscience ou de rechercher dialectiquement les conditions de la science en

général. Mais on a pris pour matière de son étude les sciences telles qu'elles existent. On s'est appliqué à en définir les concepts fondamentaux du point de vue propre de la pensée, et à rendre compte de la valeur de ces concepts, comme moyens termes entre la nature extérieure et la raison humaine.

« Dans l'accomplissement de cette tâche on s'est, très consciencieusement, mis à l'école des sciences de la nature, sans s'y enfermer toutefois. Car on n'a pas craint de poser, au nom de la raison, la question de la signification et de la portée des sciences. C'est la notion originale et irréductible d'activité intellectuelle que l'on s'est efforcé de déterminer dans ses lois et dans son essence, en analysant les marques qu'elle n'a pu manquer d'imprimer sur ces créations.

« Pareillement encore, la politique qui, là où elle n'était pas simplement un art, reposait principalement sur des principes métaphysiques, s'est efforcée, sous le nom de sociologie, de devenir, elle aussi, une science à la fois positive et philosophique. Elle a cherché ses matériaux dans les faits sociaux, c'est-à-dire dans les faits religieux, juridiques, politiques, scientifiques, moraux, économiques, géographiques. Mais elle n'a eu garde de se perdre dans les sciences de la matière : cherchant à démontrer, non comment les parties déterminent le tout, mais comment le tout détermine les parties, comment la société agit sur l'individu, elle est, elle aussi, une philosophie.

« Et, à côté de ces branches de la philosophie qui ont pu paraître nouvelles, tant le développement en a été remarquable, celles qui avaient plus spécialement constitué la philosophie classique n'ont pas été les dernières à embrasser avec ardeur la doctrine de l'union nécessaire de la philosophie et des sciences. Morale, métaphysique, logique, histoire

de la philosophie, sans rien renier de ce qui en faisait des études originales, irréductibles aux sciences purement objectives, se sont rapprochées des faits le plus possible, et ont cherché, non seulement à se mettre d'accord avec la connaissance expérimentale, mais encore à s'assimiler toutes les parties de cette connaissance qui étaient propres à les enrichir et à les fortifier.

« Si tels sont aujourd'hui les caractères des études philosophiques, rien n'est plus opportun que la réunion d'un congrès de philosophie. Car ces études, sans se confondre avec les sciences de la nature, en partagent désormais jusqu'à un certain point les conditions et les destinées. Comme ces sciences, elles cherchent une vérité universellement humaine, et non relative à un esprit individuel, si grand soit-il. Comme ces sciences, elles ont besoin de recueillir, de comparer, de contrôler, d'envisager sous tous leurs aspects le plus grand nombre possible de faits et le plus grand nombre de connaissances acquises. Solidaire des sciences, la philosophie participe, dans une certaine mesure, à la loi de leur développement, qui est le progrès par la division du travail et la convergence des efforts, c'est-à-dire par l'organisation de la recherche. Un congrès de psychologie, de logique des sciences, de sociologie, de métaphysique, se conçoit aussi bien qu'un congrès de physique ou de mathématiques, du moment que les représentants de ces sciences philosophiques ressentent la nécessité de travailler en commun, à la manière des mathématiciens ou des physiciens.

« Mais peut-être la question que soulève l'état actuel de la philosophie n'est-elle pas précisément de savoir si elle peut faire l'objet d'un congrès, mais plutôt si elle peut être renfermée dans un congrès unique. Ne voyons-nous pas, d'ail-

leurs, que la psychologie, les sciences sociales sont elles-mêmes les objets de congrès spéciaux? Si nous observons les principes, les tendances, les ambitions présentes des différentes sciences philosophiques que nous avons passées en revue, nous sommes tentés de dire, à propos de chacune d'elles, alors même qu'elle ne se donne que pour une partie de la philosophie, ce que Faust disait à Méphistophélès :

Du nennst dich einen Theil, und stehst doch ganz vor mir.

« C'est qu'en effet la psychologie, par exemple, a une manière d'aborder les problèmes qui tend à faire évanouir toutes les réalités et toutes les vérités devant la seule donnée des états de conscience.

« D'une façon analogue, la critique générale des sciences ferait volontiers consister l'objet essentiel et central de la philosophie dans la critique des notions que les sciences postulent sans être en état d'en établir la légitimité. Et en ce sens, toutes les branches de la philosophie, psychologie, métaphysique, morale, sociologie, ne seraient plus que des groupes de connaissances données, simple matière, comme les autres, de la critique, ou des conséquences et applications diverses des principes établis par cette même critique.

« De même encore, la sociologie se persuade aisément qu'elle est, non une partie, mais le fonds même et le tout de la philosophie. Car toute science est un fait humain et social. Notre raison n'existerait pas si les consciences individuelles ne s'étaient pénétrées les unes les autres grâce à la vie sociale. Et qui peut dire si notre logique elle-même n'est pas relative à la période de développement dans laquelle se trouve actuellement l'humanité?

« On en pourrait dire autant de l'histoire de la philosophie, qui, pour plusieurs, se confond avec la philosophie même ; de la philosophie morale et pratique, qui apparaît comme la philosophie fondamentale, s'il est vrai que la connaissance ne soit autre chose qu'un cas particulier de l'action ; et, vraisemblablement, de toutes les autres formes de la philosophie contemporaine. Étudiée pour elle-même, chacune apparaît facilement à ses adeptes comme un tout, comme l'essence vraie et totale de la philosophie.

« Mais ces prétentions mêmes ressuscitent le problème de la philosophie une et universelle, tel qu'il se posait pour un Aristote, un Leibniz ou un Hegel. Car se tenir pour satisfait de l'espèce d'anarchie que présentent actuellement ces disciplines si diverses, dont chacune revendique la suprématie et l'indépendance, ce serait, en maintenant peut-être je ne sais quel vague esprit philosophique, renoncer à la philosophie véritable, qui ne peut être, en définitive, que l'effort pour tout comprendre et pour tout accorder. Que les diverses sciences philosophiques continuent donc à se développer en toute liberté, chacune suivant ses principes propres. Leur prospérité, leur sincérité, leur vérité est à ce prix. Mais, comme les monades de Leibniz, dont l'être est l'autonomie, elles doivent, par leurs développements en apparence indépendants, former, au fond, une harmonie, s'il y a une raison dans les choses, si la philosophie proprement dite a un objet.

« Certes, il n'a pas disparu de l'âme humaine, et il ne peut qu'être aiguillonné par le spectacle du morcellement que présente actuellement la philosophie, ce besoin de juger des choses du point de vue de l'universel, de régler nos pensées et nos actions sur l'idée du tout et de l'être véritable, qu'on appelle proprement l'esprit philosophique.

« Les sciences philosophiques spéciales et hétérogènes ne sont pas le dernier terme de l'évolution de la philosophie, elles représentent les assises de la philosophie de l'avenir.

« Mais cette philosophie pourra-t-elle se constituer ?

« Les conditions de la tâche philosophique n'ont pas changé et ne sauraient changer. Elles sont au nombre de deux. En premier lieu il faudrait tout savoir, c'est-à-dire, pour donner à cette formule un sens concret, posséder toutes les sciences existantes, avec le degré de perfection où les a pu porter l'esprit humain. La seconde condition est celle qu'a énoncée Descartes, lorsqu'il a dit qu'il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. La philosophie, œuvre d'unification, suppose un esprit un. Toute la science dans un seul esprit : tel est le postulat. N'apparaît-il pas comme chimérique et contradictoire ? Un Aristote, un Leibniz, un Hegel même ont pu prétendre embrasser la science de leur temps. Mais la science actuelle, la science de l'avenir dépasse invinciblement la capacité d'une intelligence humaine.

« Or, messieurs, ce rêve, qui paraît absurde, cette ambition qu'on croirait folle, n'est-il pas vrai que des événements intellectuels comme celui auquel nous assistons en ce moment nous permettent de l'accueillir et d'y mettre notre complaisance ? Ce qu'un individu ne peut embrasser, les hommes de tous les pays, réunis pour échanger leurs connaissances et se compléter les uns les autres, en assurant à leurs relations, avec la durée, une extension croissante, doivent peu à peu le rassembler, le coordonner, l'organiser, en former un ensemble, à la fois complet, autant qu'il est possible, et assimilable pour la philosophie. La science encyclopédique n'est

plus une pure abstraction, un mot vide, si les hommes, étroitement et durablement unis, apprennent à former un trésor commun de toutes leurs acquisitions intellectuelles.

« Reste la seconde condition : l'unité de génie nécessaire pour traduire en philosophie la somme de nos connaissances et de nos activités. Mais cette condition, elle aussi, je la vois désormais réalisable, et il dépend de nous en particulier de contribuer à la réaliser. Jadis les hommes étaient trop loin les uns des autres pour pouvoir entretenir des relations personnelles multiples et suivies. Ils se connaissaient surtout par leurs écrits ; et les écrits, trace inerte de la pensée, ne sont guère que des représentations symboliques de l'activité des intelligences. C'est pourquoi, tout en se combattant ou s'approuvant dans leurs livres, ils demeuraient des esprits très individuels, en quelque manière fermés les uns aux autres. Le progrès merveilleux des moyens de communication qui signale notre siècle rend concevable une pénétration des intelligences bien plus intime que celle que nos devanciers ont pu connaître. Aux relations en quelque sorte abstraites entre les esprits, à travers l'espace, par l'intermédiaire de l'écriture, s'ajoutent aujourd'hui, dans une mesure toujours croissante, les relations immédiates et personnelles, communication des âmes entre elles par la parole vivante. Or, tandis qu'ils se voient, qu'ils confèrent, qu'ils cherchent et réfléchissent ensemble, les hommes sentent peu à peu se disjoindre et s'ouvrir l'enveloppe épaisse et comme matérielle qui séparait leur moi de celui des autres. Telle la voûte céleste des anciens, se brisant et s'évanouissant sous le regard de Copernic, pour mettre notre petit monde en rapport avec l'immensité. Et avec le progrès de ce commerce vivant, peu à peu se forme, en ces consciences distinctes, un esprit

commun, qui n'est plus simplement une métaphore, mais qui acquiert réellement une existence, une direction déterminée, une conscience de soi-même.

« Nos devanciers ont créé la conscience familiale, la conscience de la cité, la conscience nationale. Il nous appartient de créer la conscience de l'humanité.

« C'est cet esprit humain, un en même temps qu'universel, qui, soit qu'il se manifeste dans une collection d'individus, soit qu'il s'incarne plus particulièrement dans ce qu'on appelle les hommes de génie, est appelé à composer, avec le commun trésor des connaissances scientifiques, la philosophie de l'avenir.

« Si vif que soit aujourd'hui notre besoin de restreindre le champ de notre activité philosophique, pour être plus sûrs de faire œuvre solide et utile; si spéciales que paraissent nos recherches, si indépendantes les unes des autres que puissent sembler nos disciplines, nous formons réellement un congrès de philosophie, non seulement parce que l'esprit philosophique, avec sa préoccupation du tout et du rationnel, domine toutes nos investigations, mais encore parce qu'en unissant nos connaissances et nos intelligences nous préparons les synthèses de l'avenir.

« Et, si je ne me trompe, nous ne travaillons pas seulement ici à l'avancement de la philosophie. Aristote enseignait que la vraie source de l'amitié parmi les hommes, c'est la collaboration à une tâche commune, surtout à une tâche noble et belle. Il ne suffit pas, pour faire tomber les sentiments de défiance que les individus peuvent avoir à l'égard les uns des autres, de leur démontrer qu'ils sont, comme on dit, solidaires, et qu'à demeurer isolés ils compromettraient leurs intérêts respectifs. L'intérêt peut s'entendre de bien des

manières; et, si subtile qu'elle soit, la considération de l'intérêt ne change pas le cœur de l'homme. Mais, lorsque des personnes qui se croient étrangères les unes aux autres s'efforcent en commun à réaliser quelque grand objet, leurs volontés se mêlent et deviennent une même volonté, et leurs cœurs s'emplissent d'un sentiment d'estime et de bienveillance mutuelle. Et cette amitié est la vraie, parce qu'elle ne commande à personne de renoncer à être lui-même et à se développer suivant son génie et sa destinée; mais elle nous fait jouir de l'activité d'autrui comme de notre activité propre, par la considération des services que les uns et les autres rendent à la cause commune.

« Organisé pour l'avancement des sciences philosophiques, notre Congrès doit, par les rapports qu'il créera ou fortifiera entre nous, contribuer à former une famille d'hommes sincèrement unis par des liens d'intelligence et de sentiment, c'est-à-dire une image et un foyer de l'amitié que nous devons souhaiter de voir se propager parmi les hommes. »